

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1933

THÈSE

N° 585

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

LUPU BLAU

Né le 19 février 1905, à Iassy (Roumanie)

Ancien externe en premier

Ancien interne des Hospices

FIESCHI

ÉTUDE DE PSYCHO-PATHOLOGIE
HISTORIQUE

Président : M. CLAUDE, Professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1933

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1933

THÈSE

N^o —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

LUPU[®] BLAU

Né le 19 février 1905, à Iassy (Roumanie)

Ancien externe en premier

Ancien interne des Hospices

FIESCHI

ÉTUDE DE PSYCHO-PATHOLOGIE
HISTORIQUE

Président : M. CLAUDE, Professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1933

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale.....	PROUST.
Physiologie	Léon BINET
Physique médicale.....	STROHL.
Chimie médicale.....	DESGREZ.
Bactériologie	DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.....	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.....	BAUDOUIN.
Pathologie médicale.....	CLERC.
Pathologie chirurgicale.....	MARION.
Anatomie pathologique.....	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.....	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive.....	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	LAIGNEL-LAVASTINE
Pathologie expérimentale et comparée.....	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	Maurice VILLARET
Clinique médicale.....	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance.....	LEREBoullet
Clinique des maladies des enfants.....	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale...	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux.....	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses.....	LEMIERRE.
	LENORMANT.
Clinique chirurgicale.....	CUNÉO.
	GRÉGOIRE.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique.....	TERRIEN.
Clinique urologique.....	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements.....	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique.....	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale.....	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique.....	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique.....	SERGEANT.
Clinique de la tuberculose.....	Léon BERNARD.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Professeurs sans chaire.....	HOVELACQUE.
	MAUCLAIRE.
	MULON.
	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE. Neurologie et Psychiatrie.
AUBERTIN Pathologie médicale.
BÉNARD (H.)... Pathologie médicale.
BROCQ Pathologie chirurgicale.
BRULÉ Pathologie médicale.
BUSQUET Pharmacologie.
CADENAT Pathologie chirurgicale.
CATHALA Pathologie médicale.
CHABROL Pathologie médicale.
CHAILLEY-BERT . Physiologie.
CHEVALLIER .. Pathologie médicale.
DOGNON Physique.
DONZELOT Pathologie médicale.
ÉCALLE Obstétrique.
FEY Urologie.
GASTINEL Bactériologie.
GATELLIER ... Pathologie chirurgicale.
DE GAUDART D'ALLAINES. Pathologie chirurgicale.
GIROUD Histologie.
HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
HARVIER Pathologie médicale.
HAZARD Pharmacologie.
HUGUENIN Anatomie pathologique.
HUTINEL Pathologie médicale.
JOANNON Hygiène.

MM.

LABBÉ (Henri) . Chimie biologique.
LAROCHE (G.).. Pathologie médicale.
LEVEUF Pathologie chirurgicale.
LÉVY-VALENSI. Neuro-psychiatrie.
LIAN Pathologie médicale.
MONDOR Pathologie chirurgicale.
MOREAU Pathologie médicale.
MOULONGUET . Pathologie chirurgicale.
MOURE Pathologie chirurgicale.
OBERLING Anatomie pathologique.
OLIVIER Anatomie.
PIÉDELIEVRE Médecine légale.
PORTES Obstétrique.
QUÉNU Pathologie chirurgicale.
RICHET Physiologie.
SANNIÉ Chimie biologique.
SÉZARY Dermatologie et Syphiligraphie.
TROISIER Pathologie expérimentale et comparée.
VALLERY-RADOT (Pasteur). Pathologie médicale.
VAUDESCAL .. Obstétrique.
VELTER Ophtalmologie.
VIGNES Obstétrique.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

LEQUEUX Obstétrique.
LEROUX Anatomie pathologique.
NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.

MM.

RETTERRER Histologie.
ZIMMERN Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.	
ABRAMI	Clinique médicale.
CHIRAY	Clinique médicale.
DUVOIR	Clinique médicale.
BASSET	Clinique chirurgicale.
CHEVASSU	Clinique chirurgicale.
HEITZ-BOYER	Clinique chirurgicale.

MM.	
MOCQUOT	Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ ...	Clinique chirurgicale.
LE LORIER	Clinique obstétricale.
LÉVY-SOLAL ..	Clinique obstétricale.
METZGER	Clinique obstétricale.
GUENIOT	Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

M.M. MAUCLAIRE, professeur sans chaire	} Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les muti- lés de guerre et les infirmes adultes.
FREY	
CHAILLEY-BERT, agrégé	Stomatologie.
LEDOUX-LEBARD	Éducation physique.
WEIL-HALLÉ.....	Radiologie clinique.
	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A M. LE PROFESSEUR HENRI CLAUDE

Médecin des Hôpitaux et de l'Asile Sainte-Anne

Membre de l'Académie de Médecine

Officier de la Légion d'honneur

*En le remerciant de nous avoir fait
l'honneur d'accepter la présidence de cette
thèse.*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MON MAÎTRE

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ J. LÉVY-VALENSI

Médecin des Hôpitaux
Chevalier de la Légion d'honneur

*Qui nous a donné l'idée de ce travail ;
en témoignage de notre vive reconnais-
sance pour l'affectueuse sollicitude qu'il
nous a toujours témoignée.*

MEIS ET AMICIS

FIESCHI

ÉTUDE DE PSYCHO-PATHOLOGIE HISTORIQUE

CHAPITRE PREMIER

Le 28 juillet 1835.

La veille de l'anniversaire des trois glorieuses, M. Gisquet, préfet de police, trouve le soir sur son bureau, la dépêche suivante :

MONSIEUR LE PRÉFET,

« Un honnête fabricant, qui désire ne pas être nommé, m'a dit que des conjurés avaient préparé une machine infernale placée à la hauteur de l'Ambigu.

« On croit qu'il s'agit d'un souterrain pratiqué dans quelque cave avancée sur le boulevard et où des tonneaux de poudre ont été introduits.

« Un ouvrier en bronze, travaillant dans un atelier, rue Neuve-des-Petits-Champs, 31, où il est seul, ou bien avec un second seulement pour travailler, a reçu pendant la journée la visite de plusieurs conjurés richement vêtus. Cet ouvrier est abondamment pourvu d'argent depuis quelque temps.

Comme il s'est vu presque surpris par l'un des commis, il lui

a dit : « Prenez garde à vous, vous êtes mort si vous dites un mot. Je veux bien vous dire d'engager votre père à ne pas aller à la revue. Vous êtes le seul en dehors de la conjuration qui en ayez eu vent. S'il m'arrive quelque chose, vous périrez de la main des conjurés. »

« Cet ouvrier ni aucun autre ne couche au numéro 31.

« Cet atelier est celui du numéro 27, même rue, appartenant à M. Vernert, fabricant de bronzes, rue du faubourg Poissonnière. Personne ne couche la nuit dans les deux ateliers, si ce n'est peut-être un homme de peine.

« L'homme qui a travaillé à la machine infernale y a mis beaucoup de temps ; c'est un évadé des bagnes ou un forçat. On le dit très ingénieux.

« L'ouvrier est un républicain qui a déjà été arrêté et a subi quelques mois de prison ; il est petit et blond, bien vêtu ; mais on n'a pu nous dire ni son nom, ni sa demeure, ni même le numéro de M. Vernet.

« Le forçat a beaucoup d'argent, mais nous n'avons pu en savoir davantage.

« Ces renseignements nous paraissent importants ; nous nous empressons de les transmettre à M. le préfet, en ajoutant que demain à sept heures, les conjurés doivent se réunir dans un lieu qui n'est connu que d'eux seuls.

« Nous avons prié le déclarant d'aller chez lui et de nous obtenir de plus amples renseignements. Il craint beaucoup son fils, qui est le commis de la maison numéros 31 et 27.

« Nous avons envoyé notre inspecteur à sa porte pour attendre en dehors qu'il vînt remettre un billet contenant ce que nous lui demandions. Il nous répond, à onze heures et demie

que, son fils n'étant pas rentré, il n'a pu obtenir ce que nous désirions. »

« DYONNET,

« Commissaire de police ».

Bien que ce ne soient là que des renseignements très vagues, M. Gisquet fait réunir en hâte tous les agents disponibles de la préfecture, de même que ceux dont le domicile n'était pas trop éloigné et les met sous les ordres du commissaire Dyonnet.

Des perquisitions sont effectuées, non sans protestations de la part des habitants du boulevard Saint-Martin, et restent toutes vaines.

Désarmé, le préfet prévient le gouvernement, et M. Thiers en informe le roi, le matin même du 28 juillet ; mais Louis-Philippe ne veut pas qu'il soit rien changé aux dispositions prises pour la revue.

On en est alors réduit à renforcer la garde pour le maintien de l'ordre et à multiplier les mesures de surveillance.

Une heure après, à dix heures et demi exactement, Louis-Philippe « avec ce calme parfait qui ne l'abandonnait jamais » donne l'ordre du départ.

Le cortège, imposant, quitte les Tuileries et se dirige vers la place de la Concorde.

Le roi est encadré par ses trois fils, les ducs d'Orléans et de Nemours et le prince de Joinville.

Suivent, immédiatement après, quatre maréchaux : le duc de Trévise, le marquis Maison, mi-

nistre de la guerre et les comtes Lobau et Molitor ; vingt lieutenants généraux, treize maréchaux de camp, cinq colonels, six lieutenants colonels, dix-neuf chefs d'escadron, vingt-deux capitaines et onze sous-lieutenants, élèves de l'école d'état-major complètent le cortège.

Le comte de Rambuteau, préfet de la Seine et le duc de Broglie, ministre des Affaires Etrangères, en font partie également.

Vers midi et demi, au milieu des acclamations, on aperçoit la tête du cortège sur le boulevard du Temple, à la hauteur du Jardin-Turc.

Tout à coup, une sourde détonation : la stupéfaction de la foule fait vite place à l'horreur et à l'épouvante.

Aux cris de : « le roi est mort, on assassine le roi » le vide se fait autour de Louis-Philippe ; une balle a effleuré son front, mais il n'est pas blessé ; une autre balle s'est logée dans l'encolure de son cheval.

Aussitôt le roi rassure ses fils qui se sont élancés vers lui puis, jetant un long regard attristé sur le champ de carnage produit, il lève les yeux au ciel et d'une voix calme et grave, dit à ceux qui se sont de nouveau groupés autour de lui :

— Allons, Messieurs, marchons !

Et la revue continue, cependant que l'on faisait le bilan du désastre : quarante-deux personnes avaient été touchées, dont quatorze mortellement ; parmi ces dernières figuraient le duc de Trévise et le comte

Oscar de Villatte, officier d'ordonnance du ministre de la Guerre.

Les morts et les mourants sont transportés dans les maisons du voisinage, alors que la majorité des blessés est dirigée immédiatement sur l'hôpital Saint-Louis.

Sont restés sur place les gardes nationaux, dont le gros se précipite « avec fureur » vers une maison située sur le côté sud du Temple et qui porte le numéro 50 : à travers les jalousies baissées de la fenêtre du troisième étage de cette maison, s'échappent encore d'épais nuages de fumée.

Le commissaire Jacquemin, accompagné des gardes nationaux, enfonce la porte d'une pièce dans laquelle ils ont, au premier abord, du mal à distinguer quoi que ce soit.

Il y avait du feu dans la cheminée ; par ailleurs, un tison embrasé et de la paille enflammée gisaient sur le parquet, auprès d'un ciseau, d'un vilebrequin, d'une vrille et d'un éclat de fer.

Contre la fenêtre donnant sur le boulevard, on trouve la machine infernale, placée obliquement à la croisée, de façon à faire face au cortège du roi venant de la porte Saint-Martin et allant vers la Bastille.

De ses vingt-cinq canons, six étaient fracassés, à terre ; seize seulement, fumants, brûlants, ensanglantés, reposaient encore dans leurs créneaux ; les trois autres n'avaient pas fait feu et étaient restés intacts.

Au pied de la machine infernale se trouvait une lithographie représentant Henri IV et un chapeau de feutre taché de sang.

Enfin, près de la porte, tout contre le mur, une mare de sang en caillots indiquait qu'un homme blessé y était tombé.

Les traces de sang conduisent finalement les policiers à une trappe, au plafond, qui donne accès au grenier.

De la fenêtre de ce dernier, donnant sur la cour, une corde solidement attachée descendait jusqu'au rez-de-chaussée; des empreintes d'une main ensanglantée se voyaient çà et là contre la muraille, à la hauteur du second étage.

Un homme venait justement de lâcher cette corde encore oscillante; il s'était élancé sur un petit toit faisant terrasse, à la hauteur du 1^{er} étage de la maison numéro 52.

Un pot de fleurs qu'il renversa dans sa chute fit lever les yeux à un agent posté dans la cour.

L'homme enjambe alors une fenêtre, au hasard, pénètre dans une cuisine, y sème l'épouvante et essaye de gagner la cour intérieure de l'immeuble.

A peine fait-il un pas qu'il est saisi au collet et arrêté; il n'oppose aucune résistance, semble à bout de forces.

Son bras gauche saigne abondamment; sa mâchoire pend fracassée et il porte au-dessus du front une large plaie avec fracture du crâne.

Il a jeté son poignard au dernier moment mais on

trouve encore sur lui un couteau à plusieurs lames et un paquet de poudre.

— Pourquoi cette poudre? lui demande le préfet de police.

— Pour la gloire! répond Fieschi.

CHAPITRE II

Fieschi.

Fieschi est né en Corse, le 3 décembre 1790, à Renno, canton de Vico.

On n'a jamais su pourquoi son père a pris le pseudonyme de Fieschi : il s'appelait, en réalité, Louis Guelfi, dit Petusecco.

« C'était une famille violente et sans moralité » : le père de Fieschi et un de ses cousins sont condamnés le 30 thermidor an XII, à six ans de réclusions pour vol nocturne et à main armée.

Un demi-frère de Fieschi fut sourd-muet ; lui-même, berger durant son enfance, s'engage, le 15 août 1808, comme soldat dans le régiment Royal-Corse.

Il obtient le grade de sergent et prend part à la campagne de Russie, en 1812 ; il s'y distingue par une action d'éclat : à la tête d'une vingtaine d'hommes, il met en déroute de nombreux Russes ; il fait cinquante-deux prisonniers, et beaucoup d'hommes sont tués et blessés ; cette action lui vaut l'amitié du comte Gustave de Damas, alors aide-de-camp du maréchal Soult.

On peut dire qu'il était, à la fois, aimé et redouté dans son régiment : on le chargeait volontiers des missions délicates, exigeant de l'intelligence et de la bravoure ; mais il était « querelleur, duelliste et d'humeur farouche ».

Licencié en 1814, il est enrôlé à nouveau à la suite du 20 mars 1815.

Licencié encore après les Cent Jours, Fieschi rentre en Corse et se joint à Murat qui cherchait des soldats pour reconquérir le Royaume des Deux-Siciles.

Le 28 septembre 1815, au cours de l'expédition de Calabre, il est pris avec toute la troupe, à Pizo, et condamné à mort.

Mais le nouveau roi des Deux-Siciles préfère livrer tous les condamnés au roi de France.

Fieschi est détenu quelques mois au fort Lamalgue, à Toulon, puis libéré.

Aussitôt rentré en Corse « il force la justice à s'occuper de lui ».

Il vole, tout près de Bastia, un bœuf qu'il vend à l'aide d'un faux certificat sur lequel il imite la signature du maire et le cachet de la mairie d'Olonetta : il est exposé pendant une heure sur la place de Bastia et emprisonné pour 10 ans.

C'est alors, à la maison centrale d'Embrun, que Fieschi apprend à tisser le drap ; c'est là également qu'il se lie avec Laurence Petit, veuve Lassave, dont nous reparlerons sous peu.

Sa peine purgée, durant trois ans, Fieschi tra-

vaille comme tisseur de drap, successivement à Lodève, Lyon, Sainte-Colombe et à Vienne; mais « il s'ennuie ».

Or, la révolution de juillet gronde et Fieschi réussit à se faire recommander auprès de M. Baude, préfet de police, par son ancien protecteur, le comte de Damas.

Plus tard, lors du grand procès, la Chambre des Pairs sera d'accord pour reconnaître que « Fieschi avait une grande valeur pour certaines expéditions ».

Le préfet l'employa, après lui avoir donné quelques directives. Paris était alors fort agité ; des désordres graves se succédaient ; le sang avait coulé.

Fieschi bravait les plus grands dangers pour rapporter des renseignements exacts.

Son amour-propre, exalté par la confiance qu'on lui témoignait, le pénétrait d'une vive reconnaissance pour le préfet de police qui le recevait personnellement et le mettait au courant de faits connus d'eux seuls.

Fieschi aurait rendu de notables services, surtout à l'occasion du pillage et de la destruction de l'archevêché.

Et quand M. Baude quitta la préfecture de police, Fieschi vint le trouver et lui dit : « Je suis Corse, je suis fier, je ne suis pas fait pour être un instrument ordinaire de la police et je n'y retournerai pas ».

Et le fait est qu'il n'y est jamais retourné.

Le 18 janvier 1831, le ministre de la guerre prend une décision par laquelle, « quatre anciens militaires, ayant subi des condamnations politiques, seront admis en qualité de sergents dans l'armée ».

Fieschi en fait partie ; il est alors rejoint par Laurence Petit accompagnée de sa fille, Nina.

Il subvient à leurs besoins : de la fille, dont il est vrai, il fera sa maîtresse, et de la mère qui dira plus tard, lors de son procès :

« Je me suis abaissée jusqu'à lui pour l'élever jusqu'à moi », phrase ramassée, sans doute, dans quelque mélodrame du boulevard.

En 1832, une épidémie de choléra sévit à Paris ; Fieschi, alors gardien d'un moulin dans la vallée de la Bièvre, soigne l'ingénieur-inspecteur des eaux de Paris avec un dévouement sans égal, à tel point que M. Caunes dira plus tard : « Je lui dois la vie ».

Un trait à signaler : une somme considérable est mise à la discrétion de Fieschi, pour les frais de traitement ; il en use avec épargne et discernement et rend de sa gestion un compte exact et fidèle.

A la même époque, le frère du député Ladvoat est frappé lui aussi par le choléra ; Fieschi va le soigner dans une maison de santé.

C'est à cette occasion que s'établissent entre le député de Paris et Fieschi, des relations qui ont laissé dans l'âme de ce dernier une profonde reconnaissance et une espèce de culte.

Cependant, deux ans plus tard, un de ses compatriotes, de la préfecture de police, lui fait savoir

qu'il y a un mandat d'amener contre lui, pour faux.

Fieschi s'était, en effet, fait allouer une pension, basé sur de fausses pièces, attestant qu'il avait pris part à la conspiration de Grenoble.

Pour comble de malheur, il est chassé à la même époque par Laurence Petit, qui soupçonnait depuis longtemps déjà ses relations avec sa fille Nina, et voici donc Fieschi à la rue.

Obligé de changer de nom, parce que traqué par la police, il s'appellera tour à tour Alexis, Girard, puis Bescher.

Il souffre d'autre part, ne pouvant rencontrer Nina qu'à ses rares jours de sortie, sa mère l'ayant placée à la Salpêtrière.

C'est dans ces circonstances déprimantes que Fieschi sera amené à faire la connaissance de deux ennemis résolus du régime : Morey et Pepin.

CHAPITRE III

Les complices.

Morey était natif de la Côte d'Or ; arrêté en 1816, pour avoir pris part à un complot contre la famille royale, il est relâché peu après « faute de preuves suffisantes ».

Il s'établit alors bourrelier à Paris, mais fait faillite en 1826 ; après la révolution de juillet il est décoré en tant que « héros des trois jours ».

Fieschi se sent humilié, petit, auprès de Morey qui, lui, est « quelqu'un ».

Pour se sentir plus à l'aise à son contact il lui raconte sa vie « héroïque » sous un angle tout personnel et naturellement flatteur ; il pose tour à tour au martyr et au héros.

Il serait encore bonapartiste, mais vu les circonstances, il se doit d'être républicain.

Il est capable d'actions d'éclat ; il en a accompli d'ailleurs en Russie et à Naples.

Il a même imaginé une fois une machine à plusieurs canons de fusil pouvant être actionnés tous à la fois par un seul homme.

« Mais on pourrait avec faire sauter tout un régiment », lui dit Morey, ayant vu les plans.

« C'est bien dans ce but que je l'avais d'abord inventée, répond Fieschi :

« J'y ai pensé pour la première fois pendant la guerre d'Italie. Je me suis imaginé que j'étais enfermé dans une citadelle, que la moitié de mes hommes avait succombé, et que cependant il fallait me défendre avec le peu de soldats qui me restaient.

« J'ai alors songé à une machine qui serait formée de quatre-vingts fusils et d'une pièce de quatre au milieu.

« Une fois le tout chargé, on aurait mis le feu en même temps à tous les canons ; un seul homme aurait suffi.

« Vous comprenez l'effet que ça aurait produit.

« D'abord l'ennemi aurait cru que la garnison était toujours nombreuse ; ensuite il aurait perdu d'un seul coup beaucoup de monde ».

Morey écoute attentivement ces propos ; il est toujours resté un mécontent, un révolté ; il est un membre de la Ligue des Droits de l'Homme et rumine depuis fort longtemps un « projet » : s'il était riche, il achèterait la maison la plus voisine du Corps législatif ; il y creuserait un souterrain jusque sous la salle des séances, le remplirait de poudre et ferait tout sauter un jour d'ouverture de session, lorsque le roi, la famille royale, les ministres, les pairs de France, les députés, les ambassadeurs se trouveraient réunis.

Mais voilà que Fieschi lui fait part d'un « projet » beaucoup plus pratique.

Vieillard « renfrogné et de démarche lourde », mais très rusé, Morey décèle aussitôt le parti qu'il y aurait à tirer de l'exaltation de Fieschi, dont la pétulance, la facilité de conception extraordinaire et l'activité semblaient une fièvre perpétuelle.

Mais pour rester aussi complètement que possible en dehors de l'affaire, il lui faut un homme riche et bon patriote, pour financer Fieschi ; il le trouvera facilement en Pépin.

Pépin, ancien capitaine de la garde nationale était à l'époque, chef d'une section du faubourg Saint-Jacques et marchand de couleurs ; il habitait au centre même du quartier révolutionnaire de Paris, au coin du faubourg Saint-Antoine et de la place de la Bastille.

Il avait pris part aux émeutes de juin 1832, ayant tiré sur la troupe, de sa maison, où il s'était barricadé.

Timide « comme un lièvre » mais plus vaniteux encore que timide ; mourant de peur de se compromettre et ne pouvant résister au désir de jouer un rôle de conspirateur ; avare, tout en faisant ostentation de son argent ; assez rusé pour essayer de détourner les soupçons, mais trop niais pour ne pas tomber dans un piège, il avait en plus une signature qui était un poème de bouffissure et d'emphase : « jamais professeur de calligraphie épris de son art n'a enchevêtré plus de traits, de boucles, de para-

phes, de fions et d'ornements autour de son nom ».

Fieschi devient vite un familier de Pépin : il est reçu à des « diners » de patriotes où, peu à peu, il commence à se sentir à l'aise, il porte maintenant des habits de bourgeois.

Par surcroît, on lui verse le vin frelaté de grosses flatteries : « Vous aurez un renom immortel; on fera une souscription pour vous enrichir; nous serons tous là quand l'heure sera venue ». .

Ou encore, on dit à cet homme fasciné par les exploits d'un autre Corse, ayant maté des empereurs et des rois, celui-là :

« Vous serez le Brutus moderne ».

On s'en va alors choisir l'endroit propice pour installer la machine infernale.

C'est encore à Fieschi que revient le mérite de l'avoir trouvé, sur le boulevard du Temple, au numéro 50 : c'est une pièce au troisième étage d'uneasure qu'accotent des cafés et des débits de vins, donnant par ailleurs sur une petite cour intérieure à l'arrière, et s'ouvrant à l'avant sur le Jardin-Turc, de sorte que l'on n'avait aucun regard indiscret à craindre : bref, c'était l'endroit non seulement propice pour le crime, mais aussi pour favoriser la fuite de l'assassin.

Fieschi s'y installe sous le nom de Girard et fait commander aussitôt le châssis en bois de la machine.

Ajoutons que, pour ne pas éveiller de soupçons, ses complices le meublent complètement ou à peu près.

Il fallait même se presser car la revue devait avoir lieu le 1^{er} mai, jour de la Saint-Philippe.

Cependant, dans son activité fébrile, Fieschi n'omet aucune des mesures de précautions nécessaires et c'est ainsi qu'il transporte ses pièces de bois une à une et par étapes.

Comme lors des soins prodigués à M. Ladvoat, en 1830, Fieschi met un amour-propre farouche à tout noter scrupuleusement, dans le compte rendu de ses dépenses.

Comme l'a dit Maxime du Camp : « Fieschi faisait du régicide au rabais ».

Cependant, on apprend qu'il n'y aura pas de revue le 1^{er} mai ; elle n'aura lieu qu'en juillet.

Fieschi ne s'en décourage pas ; bien au contraire, car il aura pu tout mettre au point.

Il ne trouve pas de fusils mais il se contente de simples canons qu'il remplira de poudre.

C'est alors que les « techniciens » ne se montrent pas d'accord : pour Fieschi, il faudrait allumer la trainée de poudre par le milieu ; Morey, bon chasseur et tireur excellent soutient, au contraire, qu'il faut l'allumer par l'extrémité ; Pépin, comme d'ordinaire, ne sait à quelle opinion se rallier.

Une « répétition » est alors décidée, puisque le temps ne presse plus.

Elle est faite le 16 juillet, au delà du cimetière Père-Lachaise, dans les vignes qui couvraient à l'époque les hauteurs de Charonne ; elle donne plei-

nement raison à Fieschi et fait déborder la coupe d son orgueil.

Le 24 juillet, les trois comparses se réunissent une dernière fois, sur les bords de la Seine, près d'une arche du pont d'Austerlitz.

Il y est décidé que Pépin passera le 27 au soir, à cheval, sur le boulevard du Temple afin que Fieschi puisse pointer les canons à hauteur d'une poitrine de cavalier.

Morey, d'autre part, devait jeter un dernier coup d'œil à la machine infernale et donner son avis de maître.

C'est là qu'entre en scène un autre complice : Victor Boireau.

Nous serons bref sur ce personnage de triste figure et dont la fatalité seule, à notre avis, a fait un condamné.

Toujours est-il que c'est lui qui, le 27 juillet, passa à cheval sur le boulevard du Temple, à la place de Pépin ; cet être vantard et timoré avait insisté auprès du jeune Boireau pour qu'il fît une promenade à cheval, afin de faire voir la bête à un amateur et, dans ce but, lui recommanda de s'arrêter un instant à la hauteur du Jardin-Turc.

On a prétendu aussi que c'est Victor Boireau qui a foré les canons de fusils ; ce fait n'a jamais été démontré.

Nous dirons d'ailleurs tout de suite que ses défenseurs n'ont pas eu beaucoup de peine à lui sauver la tête, lors du procès.

Mais si nous en avons fait mention, c'est pour mieux encore mettre en relief la lâcheté de Pépin.

Quant à Morey, nous avons vu de quelle prudence et de combien de ruse il a fait montre dans tout ce complot.

Bref, Fieschi a conçu la machine, sans but déterminé, Morey a eu l'idée du crime, Pépin a fourni les moyens de l'exécuter.

Nous savons déjà ce qui s'est passé par la suite.

Sans insister sur les péripéties de l'arrestation de Morey et de Pépin, nous dirons seulement l'émoi que cet attentat jeta sur toute la France et sur le gouvernement en particulier — émoi qui persista d'ailleurs longtemps encore après l'exécution des condamnés — et nous passerons à l'étude de l'état psychique de Fieschi.

CHAPITRE IV

Étude psycho-pathologique de Fieschi.

Au début du ^{xix}^e siècle, la Psychiâtrie avait déjà fait de grands progrès.

Tirée depuis longtemps du chaos de la possession démoniaque, il faut, après de longs tâtonnements, arriver à Pinel pour trouver un essai de classification.

Ce savant admit et décrit quatre espèces de folie : la manie, la mélancolie, la démence et l'idiotie.

Certes, on était loin de tomber d'accord quant à la genèse de ces troubles.

Néanmoins, deux opinions étaient en présence : celle des disciples de Pinel et de l'école psychologique allemande admettait que la folie prenait sa source dans l'absence de moralité ; son caractère essentiel étant la perte de la liberté d'où, son préservatif le meilleur : l'attachement aux vérités de la religion chrétienne ; l'opinion de l'école somatique était toute contraire car elle soutenait et s'efforçait de prouver que toute folie tient à des lésions physiques, cérébrales ou viscérales autres.

Esquirol, qui succéda à Pinel, ajouta la monoma-

nie aux principales formes de folie et entrevit déjà la paralysie générale.

C'est dire que la psychiâtrie était érigée en vraie science, à l'époque qui nous intéresse.

Cependant, si l'on soupçonne déjà l'application de ces connaissances à de nombreux cas juridiques, cette notion n'est pas encore entrée dans la pratique médico-légale.

C'est dire que Fieschi ne fut point soumis à un examen mental.

Il est pourtant un fait remarquable : lors de son procès, l'un des trois avocats de Fieschi, M^e Patorni, plaida la folie.

Mais aussi, quel plaidoyer maladroit ; au lieu d'en rester là et d'exiger un examen mental, il s'applique à vouloir démontrer que c'est le gouvernement de M. Thiers qui a acculé son client à la folie.

Comme on le pense bien, il se fait rappeler à l'ordre par le président, mais rien n'y fait.

Fieschi lui-même interrompt à plusieurs reprises, grossièrement d'ailleurs, son défenseur, mais c'est là un point dont nous reparlerons sous peu.

Et pour « gagner » le public toujours plus près du peuple que les nobles pairs, M^e Patorni ne trouve rien de mieux que ceci :

« A part, Messieurs, le sang versé et le danger couru par d'augustes têtes, et envisageant la chose philosophiquement il y a dans la colossale folie de Fieschi quelque chose de grand, de dramatique, quelque chose qui saisit l'âme, qui étonne l'esprit,

qui bouleverse les idées et qui fait que l'on s'écrie malgré soi : « Non, cet homme n'était pas un homme ordinaire ! Dans d'autres circonstances, il aurait fait de grandes choses ».

Ou encore, parlant de la situation actuelle de Fieschi, il la trouve digne de pitié. Mais à quel point ! « transportée au théâtre elle inspirerait l'attendrissement, elle arracherait des pleurs ».

Toujours est-il que pour le moment, et présentée si maladroitement, elle n'arrache que des murmures de réprobation.

On sait pourtant que dans l'esprit des juges, de même que dans celui du public admis aux séances, Fieschi bénéficia d'une « sympathie » notable.

Cette « sympathie » qui indignera quelques historiens plus tard, a pourtant été un fait certain ; elle se dégage nettement dès les premières séances du procès et grandit jusque vers la fin.

Nous ne mentionnons même pas les articles de journaux plus ou moins républicains, en faveur de Fieschi ; il faut cependant noter que même la presse du régime octroya ses foudres uniquement à Pépin et à Morey.

Ce revirement singulier de l'opinion publique vis-à-vis d'un assassin est à souligner.

L'instinct de la foule, et celui des juges ne se trompait pas : Fieschi n'était pas semblable aux autres criminels.

On trouve d'ailleurs aux *Archives*, en marge du

dossier du procès, écrites de la main de Louis-Philippe, les lignes suivantes :

« Ce n'est que le sentiment d'un grand devoir qui me détermine à donner une approbation qui est un des actes les plus pénibles de ma vie ; seulement j'entends qu'en considération de la franchise des aveux de Fieschi et de sa conduite pendant le procès, il lui soit fait remise de la partie accessoire de la peine, et je regrette profondément que plus ne me soit pas permis par ma conscience ».

Mais seul un examen médical pouvait aider à discerner Fieschi à travers le criminel, l'aliéné à travers le coupable.

Cet examen médical, nous nous proposons de l'entreprendre aujourd'hui,

Nous ne nous dissimulons pas que la tâche est malaisée.

Les seules données que nous ayons en parcourant ce qui a été dit et écrit à ce sujet sont d'ordre purement psychique : et encore, à première vue, Fieschi y apparaît-il comme un être normal.

Son hérédité est incomplètement connue : on ne s'est intéressé, à l'époque, qu'à l'acte et non à l'individu.

Les seuls examens médicaux auxquels fut soumis Fieschi — et auxquels prirent part également Pinel et Esquirol — avaient trait aux blessures qu'il contracta lors de l'attentat et qui mirent même un certain temps sa vie en danger.

Nous croyons cependant avoir assez d'arguments

— paroles, réactions et lettres de Fieschi — pouvant nous aider considérablement dans notre tâche qui est de le rentrer dans le dédale de l'aliénation mentale d'abord.

Ensuite nous essayerons de ranger son cas dans une des cases que la psychiâtrie lui a désignée.

Nous verrons enfin quelles conclusions pratiques médico-légales nous pourrions en tirer.

Au point de vue physique nous nous contenterons de quelques traits rapides bien qu'on ait beaucoup disserté, à l'époque, sur les protubérances et les traits principaux de « ce masque épais et dur ».

Fieschi était petit, maigre, mais large d'épaules et musculairement charpenté. Ses cheveux noirs, coupés très courts, découvraient un front haut et singulièrement étroit. Ses petits yeux bruns brillaient étrangement sous l'épaisse arcade sourcilière qui les recouvrait et il portait un collier de barbe noire qui ne cachait ni ses pommettes saillantes, ni ses maxillaires développés, comme ils le sont chez les êtres aux instincts sauvages et brutaux, ni sa bouche où un sourire vaniteux et sarcastique semblait stéréotypé.

On a même publié un « Portrait phrénologique et physiognomonique de Fieschi », dans lequel on peut lire : « L'ensemble de cette physionomie dénote une énergie et une fermeté portée jusqu'à la férocité ; un sourire d'hyène, une raillerie satanique, errent sur ses traits anguleux. »

L'étude du peintre d'animaux Brascassat, faite

d'après le moulage de la tête de Fieschi, nous semble bien plus près de la vérité : c'est une figure massive, dont le crâne ne présente aucune saillie excessive ; les pariétaux sont plats, l'arcade sourcilière proéminente ; les oreilles sont très larges ; le menton carré, brutal « semble seul indiquer une grande énergie ».

Plus intéressante est, à notre avis, l'hérédité de Fieschi.

Malheureusement, nous ne savons pas grand chose de son père, sinon qu'il eût de nombreux démêlés avec la justice.

Cependant, nous avons déjà dit que Fieschi a eu un frère sourd-muet ; ajoutons un autre fait important : il eut un fils naturel, Pierre Fieschi, né en 1832 ; cet enfant est mort au mois de février 1853, à l'hospice des aliénés d'Aix en Provence ; il était « complètement fou » depuis l'âge de dix-sept ans.

Tels sont les antécédents héréditaires et collatéraux de Fieschi ; quant à lui-même, rien de particulier à noter dans l'enfance, ni dans l'adolescence.

Il faut d'ailleurs noter qu'à aucun instant nous ne trouverons placé, dans les manifestations psychiques de Fieschi, un épisode aigu quelconque, pouvant faire penser à un mode de début de son aliénation mentale.

Il a cependant « attiré l'attention » sur lui dès son service militaire, en 1808.

Sans qu'il eut encore commis d'action d'éclat, sans aucun grade encore, c'était déjà un caractère

bien particulier dont le moins qu'on pût dire c'est qu'il fallait compter avec.

C'est à partir de ce moment que nous commençons à étudier le psychisme de Fieschi.

Nous sommes d'ailleurs obligé, pour plus de clarté, de suivre un ordre chronologique ; d'autant plus que nous verrons mieux ainsi l'édification du caractère de Fieschi, pour arriver à son expression la plus haute au moment de l'attentat et se prolonger au delà encore, durant son procès.

Revenu sergent de la campagne de Russie, il s'attire l'amitié du comte Damas qui lui sera un protecteur plus tard.

Ses compagnons d'armes le connaissaient bien quand ils disaient : « Lorsqu'il y a quelque prouesse à faire ou mèche à éventer, on peut compter sur Fieschi. »

Décoré de l'ordre royal des Deux-Siciles, puis condamné à mort après la tentative de Murat, il en tire énormément d'orgueil.

De sorte que, lorsque plus tard, à peu près sans ressource, on lui propose d'entrer avec le grade de sergent dans la 1^{re} compagnie de sous-officiers sédentaires, il refuse, à moins d'être nommé sous-lieutenant d'emblée.

Condamné en Cour d'assises, pour vol d'un bœuf, il est transféré en novembre 1816 dans la prison d'Embrun.

On sait qu'il y eut une bonne conduite et à ce titre, y jouit d'une certaine liberté.

Cependant, on remarque une fois de plus son caractère « opiniâtre, orgueilleux, accessible à la flatterie, intéressé et violent ».

Libéré, en 1826, il se fera encore remarquer par ses camarades, tisserands de Villeneuve, par l'exaltation de sa passion pour une femme qu'il disait se nommer Emilie, qui était détenue par amour pour lui et qu'il n'avait jamais vue qu'à travers les barreaux de sa prison.

Ailleurs, l'objet de sa passion sera une jeune fille qu'il nommait Rosalie et disait tenue enfermée dans un couvent par sa famille.

Dès cette période, d'ailleurs, Fieschi se faisait déjà remarquer par la facilité de son verbe ; il raisonnait parfois très pertinemment et souvent d'une façon supérieure à sa condition.

Il se disait toujours bonapartiste, ce qui ne l'empêchera pas de passer dans les rangs de la police de Louis-Philippe, plus tard ; car ce qui lui importait par-dessus tout, c'était de faire montre de son savoir et de sa sagacité ; glorieux (?) par son passé, il était confiant dans son avenir.

La duplicité de son caractère marche d'ailleurs de pair avec sa nature orgueilleuse. Lorsque M. Baude quittera la préfecture de police, Fieschi lui dira « je suis fier, je ne suis pas fait pour être un instrument de la police ».

Ce qui ne l'empêche point d'aller aussitôt faire ses offres de service au nouveau préfet, Vivien.

Et quand son protecteur M. Ladvocat lui fait ob-

server que Napoléon n'avait jamais aimé les républicains, qu'ils avaient été cause de sa chute, il les prend en horreur et répond : « Je ne reste dans leurs rangs que pour savoir ce qu'ils méditent ».

Et aussitôt de déclarer qu'il n'admet plus que Louis-Philippe comme souverain.

La vérité était que « rempli de dédain pour tous les partis », poussé par son tempérament aventureux et son mépris de la vie, Fieschi désirait surtout, depuis qu'il n'y avait plus de chance pour les partisans de l'Empire, un grand bouleversement social, au milieu duquel il pourrait développer l'énergie de son caractère et ses facultés intellectuelles dont il avait la plus haute idée.

On aperçoit aisément le manque de suite, l'incohérence des idées politiques de Fieschi.

Cette instabilité, nous la retrouvons également en ce qui concerne son travail : dans le métier de tisseur de drap, il change huit fois de place — dont six fois de ville — en un an seulement.

Le seul trait constant chez lui est sa vanité.

Plus d'une fois il a pensé et souvent même exprimé : « quelque chose me dit que je passerai à la postérité ».

Jamais il ne perdait l'occasion de se poser en martyr politique ; ainsi un jour, en montrant les cicatrices que les fers de la prison d'Embrun lui avaient marquées aux jambes, il dit à un négociant qui l'écoute terrifié : « Si jamais vous avez des enfants, tâchez qu'ils n'aient point de fanatisme politique ».

Lorsque un peu plus tard on lui apprend que sa pension de secours est supprimée, Fieschi s'écrie : « Soit ! on veut ma ruine, mais je ne souffrirai pas toujours. Avant de mourir je ferai parler de moi ! »

Ce propos mérite qu'on s'y arrête un instant ; nous avons vu que c'est partant de là que M^e Patorni, un des défenseurs de Fieschi a développé son plaidoyer ; nous savons également qu'il l'a tourné en un maladroit et violent réquisitoire contre le gouvernement de M. Thiers, en le rendant responsable de la « folie colossale » de son client.

Telle n'est pas notre intention ; prouver seulement que Fieschi était anormal nous suffit ; quant aux causes profondes de cet état nous avouons les ignorer ou à peu près, car si l'hérédité y est pour quelque chose, des causes toxiques ne nous semblent point devoir être incriminées.

Nous pensons cependant que ses « misères » matérielles autant que ses souffrances morales ont été pour une part dans la détermination de Fieschi à l'action ; elles ont été des causes occasionnelles au même titre que l'influence du milieu et l'esprit du temps.

Ceci dit, nous continuerons à débrouiller les éléments orgueilleux du tempérament de Fieschi.

Lorsqu'ayant lié connaissance avec Pépin, il est invité en tant que condamné politique, à un dîner de patriotes ; Fieschi, en apercevant beaucoup de monde dans la pièce, hésite à entrer « non par timidité, c'était là son moindre défaut, mais par orgueil,

dans la seule crainte de faire mauvaise figure, avec son habit rapé, au milieu des hôtes de son ami ».

On sait que dès son arrestation Fieschi dit fièrement avoir commis son crime « pour la gloire » ; il n'exprime aucun regret, contrairement à ce qui se passe chez un criminel passionnel et ordinaire.

Avant d'arriver au procès il nous faut placer un autre épisode important.

Durant un mois entier Fieschi ne cessait de répéter à M. Pasquier : « Non, je n'ai été poussé par personne. C'est une idée folâtre (?) qui m'est venue toute seule. Je ne parlerai jamais pour obtenir ma grâce. Si pour sauver ma vie, je dénonçais mes amis, je commettrais un crime plus grand encore. Je ne puis nommer personne ; il ne m'est dû que la mort ; faites-moi juger bien vite. Vous verrez ma loyauté et si je sais tenir un serment ».

Or, voilà que le 1^{er} août 1835, la vue dans sa cellule, de M. Ladvocat qu'il avait soigné avec un si grand dévouement à Bièvre, le fait éclater en sanglots :

« J'aurai voulu que M. Ladvocat ignorât ma situation ; j'avais honte de paraître devant lui ; je lui raconterai tout ce qui s'est passé ; non comme à un juge d'instruction ni comme à un président de la Chambre des pairs, ni comme à un ministre de Sa Majesté, mais comme à un homme qui m'a fait beaucoup de bien ».

Et c'est de là que datent toutes les révélations

de Fieschi, concernant ses complices notamment ; elles étaient toutes sincères, comme cela fut prouvé par la suite.

Cet altruisme dont nous avons vu Fieschi faire montre plus haut, n'était donc que du pseudo-altruisme, à substratum fait de vanité personnelle uniquement.

On voit d'ailleurs chez cet être les contrastes les plus étranges : il était à la fois ardent et dissimulé, capable de tout feindre et de tout oser, dévoué à ses bienfaiteurs, fidèle à une parole donnée et en même temps d'une immoralité profonde ; l'idée du crime lui était « familière, parce qu'elle flattait son orgueil ».

Et parallèlement à cette fierté, nous voyons apparaître la fausseté de son jugement.

Il sera conduit — logiquement pour lui — à faire un crime, convaincu qu'il est de son « génie » et ce crime sera pour lui, tout comme pour Raskolnikoff, une pierre de touche.

C'est surtout au cours de son procès que le caractère de Fieschi se dévoile.

A ce titre, la lecture des trois volumes du fameux procès a été pour nous la source la plus riche et la plus objective de documentation.

On s'aperçoit dès les premières pages que le véritable directeur des débats ne fut pas M. Pasquier, mais Fieschi.

Sa vanité saisit avec empressement une telle occurrence pour s'étaler sans vergogne.

Il fut monstrueux de fanfaronnade, de vantardise ; il avait fini par se croire, sincèrement, un personnage considérable et d'une intelligence supérieure ; il gourmandait les témoins, interpellait le président, raillait ces co-accusés et quêtait partout une approbation « qu'on eut l'impudeur de ne point lui refuser ».

On eut pour lui beaucoup d'indulgence — nous l'avons déjà dit — beaucoup plus que ne le comportait la dignité de la Chambre des pairs, érigée en cour souveraine de justice.

Ce petit homme, que sa pétulance naturelle mettait toujours en mouvement, défiguré par des cicatrices affreuses, tournant de tous côtés son visage à la fois massif et osseux, gesticulant, prenant des poses, parlant avec emphase d'une voix nasillarde et avec un accent méridional très prononcé, se montrait avec « complaisance, se faisait admirer aux femmes curieuses qui se pressaient dans l'enceinte réservée au public, cet assassin, dont le repentir consistait dans la glorification de soi-même, ce sinistre scaramouche fut odieux ».

Le deuxième jour du procès il singe les avocats et « les gens du roi », il se présente avec un portefeuille, des papiers ; il griffonne des notes de sa grosse et incorrecte écriture ; il parle à ses défenseurs, se saisit parfois de l'interrogatoire, le mène lui-même, fait des saillies et promène ses petits yeux brillants sur ses juges, lorsqu'il a obtenu un sourire approbateur. »

Il dit : « Je parle à l'univers entier —, je veux sauver ma patrie —, j'en jure par le tombeau de mon père ; mes complices ne sont pas dignes d'avoir un complice comme moi —, je ne suis pas un vil sicaire, je n'ai rien fait pour de l'argent ; mais je suis un grand criminel, je suis le grand coupable ! »

Cet « Erostrate de carrefour » s'enorgueillit à l'idée que la postérité connaîtra son nom.

Autodidacte — comme la plupart des magnicides — Fieschi, qui avait beaucoup lu et avait une mémoire prodigieuse, aimait écrire ce qu'il appelait ses réflexions philosophiques.

Bien entendu, ses productions littéraires était le mélange le plus bizarre et le plus confus qui se pût voir.

Ainsi, en annotant les satires du peintre-poète Salvator Rosa, il écrit : « Lorsque je pense ma tête tourne ; la lie qui devrait toujours aller au fond dans ces eaux, revient toujours à la surface », épigraphe qui semble lui aller à merveille.

Ou encore, parodiant Milton : « je ressemble à la création du siècle : moitié lion, moitié fange ! »

Un jour on lui apprend que M. de Talleyrand n'était pas revenu à la cour des pairs.

« J'étais bien sûr que le prince ne reviendrait plus, répond Fieschi ; il a été trop vivement impressionné par le son de ma voix qui rappelle à s'y méprendre celle de l'Empereur. »

C'est ainsi que Fieschi mena — le mot n'est pas trop fort — son procès.

Son orgueil, la fausseté de son jugement, ne sont que trop apparents.

Nous avons déjà insisté sur son pseudo-altruisme ; quand à son auto-didactisme il perce à chaque instant dans ses propos ou dans ses écrits.

Nous nous permettons de reproduire une lettre de Fieschi à son aumônier et qui nous semble illustrer assez bien ce que nous venons d'avancer.

« VÉNÉRABLE ECCLÉSIASTIQUE PASTEUR DE DIEU.

« Votre présence, à tout autre que Fieschi, aurait troublé son esprit.

« Mais à moi, au contraire, j'en éprouve la plus douce satisfaction que mon âme doit réclamer aujourd'hui dans cette circonstance.

« Mais je vous prie d'être indulgent ; je me réunirai à vos désirs autant qu'un chrétien doit se résoudre, voyant que sa fin approche, comme moi, et que je l'attends de pied ferme ; que je ne cesserai de faire des prières pour les enfants et les parents auxquels je me suis rendu coupable.

« Maintenant je vous exprime ma pensée sur l'homme, comment il est placé sur la terre. Rien n'arrive que ce qui a été déterminé par Dieu immortel.

Mes réponses à votre visite ont été vraies ; je ne suis pas un payen ni un réprouvé. J'ai fait ma confession politique et après que j'aurai fini cette première je ferai ma confession religieuse.

« Or le principe de notre commune mère, la nature, ne doit être compté pour un mal. Car enfin, ce n'est pas le hasard, ce n'est pas une cause aveugle qui nous a créés.

« Mais nous devons le reconnaître certainement, à quelque puissance

qui veille sur le genre humain ; elle ne s'est pas donné le soin de nous produire et de conserver nos jours pour nous précipiter, après nous avoir fait éprouver toutes les misères de ce monde, dans une mort suivie d'un mal éternel.

« Regardons plutôt la mort comme un asile, comme un port qui nous attend.

« Plût à Dieu que nous y fussions menés à pleines voiles ! mais les vents auront beau nous retarder, il faudra nécessairement que nous arrivions, quoi que un peu plus tard ; or, ce qui est pour tous une nécessité sera-t-il pour nous seul un mal ? Peut-on donc adopter ce préjugé ridicule, qu'il est bien triste de mourir avant le temps ? Et de quel temps veut-on parler, de celui que la nature a fixé ?

« Mais elle nous donne la vie comme on prête de l'argent sans fixer le terme de remboursement et sans stipuler le mode de ce remboursement. Pourquoi trouver étrange, qu'elle la reprenne quand il lui plairait ? Je sais que moi je n'en ai reçu qu'à cette condition.

« Qu'un petit enfant meure au berceau on y songe seulement pas ; c'est pourtant d'eux que la nature a exigé le plus durement sa dette ; mais, dit-on, ils n'avaient pas encore goûté les douceurs de la vie.

« A l'heure de la mort, c'est une ressource bien consolante que le souvenir d'une belle vie ; en quelque temps que l'homme meure, qui a toujours fait tout le bien qu'il a pu, il n'a pas à se plaindre de n'avoir pas assez vécu. A moins que d'être d'une crasse ignorance en physique, on ne peut douter que la vie soit une substance très simple qui n'admet point de mélange, point de composition.

« Il suit de là que la vie est indivisible et par conséquent im-

mortelle ; car la mort n'est autre chose qu'une séparation, une désunion des parties qui auparavant étaient liées ensemble.

« Depuis mon attente peut-être dès le principe au point d'être condamné à mort, je ne voulais pas de défenseur pour plaider ma cause ; je conservais une noble fierté qui venait non d'orgueil, mais de grandeur d'âme que je montrerai le jour de ma mort.

« Vénérable pasteur, vous qui nous prêchez la morale je me permets de vous faire la dernière observation, que le sage seul est libre. Heureux celui qui a vécu sans reproche ; mais !... votre très humble et dévôt pénitent, quand je marcherai à votre côté pour passer à l'éternité, que je puisse au moins servir d'exemple.

« Fait à la prison de Luxembourg le 8 février 1836.

« FIESCHI ».

La mentalité de Fieschi sera mieux éclairée par un autre caractère : la méfiance.

Cette méfiance fut toujours le propre de Fieschi : il se méfiait même de ses complices, de Boireau notamment, auquel il interdit d'entrér dans sa chambre, boulevard du Temple.

Il lui faut mille détours pour expliquer à Nina Lassave — qu'il aimait pourtant — qu'il lui est impossible de la recevoir chez lui ; il craignait surtout les amies de sa maîtresse, dont une « pouvait être de la police ».

Mieux encore, un matin, alors qu'il était emprisonné, il refuse tout à coup de toucher aux aliments qu'on lui a apportés pour son déjeuner.

Prévenu, M. Pasquier accourt aussitôt à la Conciergerie et demande au régicide ce qu'il a, pour quoi cette défiance subite.

« Monsieur le président, dit-il, le gouvernement me fait garder par six hommes pour sa sûreté ; moi, je suis disposé à boire le calice jusqu'à la lie ; je préfère mourir d'une condamnation qui m'est due par la loi, qu'un autre puisse donner de l'argent par une intrigue pour me faire empoisonner dans la prison ».

« Pour donner preuve de mon caractère qui est toujours le même, et pour faire voir à la France et à l'Europe entière tout ce dont les journaux de l'opposition m'ont accusé, j'ai donc prié M. le directeur de veiller, même pour sa sûreté personnelle, de faire acheter un panier avec un cadenas et de toujours m'envoyer mes vivres dans ce panier, par la même personne ».

Craintes absolument injustifiées, vu que Morey et Pépin étaient sous les verrous.

Nous pouvons donc dire, après cette analyse du psychisme de Fieschi que, si son acte apparaît logique et raisonné, malgré sa lucidité d'esprit et son apparente raison, malgré sa longue préméditation, Fieschi n'était pas un simple passionnel, entièrement responsable.

Orgueilleux, méfiant et de raisonnement faux, il réalise le type de la constitution paranoïaque. Il faut cependant remarquer que jamais on ne trouve chez lui l'idée obsédante du crime, ni de « soulagement » après son forfait.

Fieschi était un paranoïaque sans substratum hallucinatoire, ni greffe délirante, comme cela se voit fréquemment dans la paranoïa.

C'est ce qui le distingue des autres régicides paranoïaques de l'histoire, Ravailac, Damiens, Louvel.

Une autre particularité est à noter, tout au moins à première vue : Fieschi a eu des complices.

Le fait est certain ; Morey et Pépin ont d'ailleurs été exécutés en même temps que Fieschi.

Est-ce pour cela qu'on doit le considérer comme un régicide « d'exception » ? Nous ne le pensons pas.

Fieschi, en effet, n'a pas commis son crime pour de l'argent.

Mais écoutons plutôt le procureur général M. Martin (du Nord) qui, mieux que nous, défend Fieschi dans son réquisitoire :

« Il n'avait pas d'intérêt à son crime, Fieschi ! mais une immense vanité, disons le mot, un orgueil indomptable ; il a rougi de la position humble où il se trouvait ; il avait soif de renommée ; et tel était ce besoin de faire parler de lui, que peu lui importait que le bien ou le mal le conduisit à ce qu'il appelait de la gloire. Tombé en de meilleures mains, Fieschi eût pu devenir un homme remarquable ».

« On lui a persuadé que son nom passerait à la postérité, on a exploité son respect pour la parole donnée ; on a exploité le sentiment de reconnaissance qui était en lui ; on l'a lié au crime par la pro-

messe de prendre soin, après lui, d'une jeune fille qu'il aimait ».

De sorte que, si Fieschi a véritablement eu des complices, il n'a pas été un simple instrument passif ; il avait des tendances profondes qu'on n'a fait qu'exalter.

Il « savait » ce qu'il voulait, et l'eût fait tout aussi bien tout seul.

Maintenant, dans quelle catégorie de régicides doit-on ranger Fieschi ?

Le professeur Régis en distingue deux sortes : « les régicides vrais », ceux qui commettent réellement leur crime et les « faux régicides » qui ne font que le tenter et le manquent en général, toujours certains d'avoir ainsi attiré l'attention publique sur eux.

Nul doute que Fieschi doive être rangé dans les « régicides vrais ».

La classification de Lombroso et Laschi nous paraît préférable, en ce qu'elle permet une distinction plus appropriée des sujets en cause.

Selon ces auteurs il faut distinguer :

1^o Les régicides fous : dont l'excitation au délit réside le plus souvent dans des hallucinations que des scrupules religieux ou un fanatisme sectaire éveillent dans l'esprit malade.

Types : Jacques Clément, Ravailac, Damiens.

2^o Les régicides par passion : exempts de toute espèce d'anomalie psychique, mus par un sentiment

élevé d'indépendance, un noble altruisme, l'exaspération causée par des désastres nationaux, les exemples glorieux cités par l'histoire, souvent aussi le pressentiment de franchise que l'humanité n'attend que de l'avenir. Ce sont des femmes le plus souvent.

Types : Vera Sassoulitch, Charlotte Corday.

3^o Les régicides mattoïdes : qui, selon Laschi et Lombroso, « se distinguent des criminels par l'intégrité presque complète du sens moral ; ils se différencient des fous, même de ce que l'on appelle les paranoïaques avec lesquels ils ont tant de ressemblance, par l'absence du délire, par l'impulsivité plus faible, et par la conservation presque générale des affections ; ils ont ce qu'on peut appeler l'apparence du génie et de l'apôtre sans en avoir la substance ».

Ils sont poussés à l'action par une vanité sans bornes, par le désir de faire parler d'eux, de conquérir la célébrité.

Comme le fait justement remarquer M. J. Lévy-Valensi « on voit assez bien dans les mattoïdes certains paranoïaques pseudo-altruistes, peu délirants (constitution paranoïaque) ; les auteurs en effet leur attribuent : la conviction de leur propre mérite ; la confiance tenace dans leurs idées ; l'abandon de tout autre soin ; l'absence de création géniale ; l'altruisme dont leur vanité personnelle forme tout le substratum ; la prolixité des écrits, leur stéréotypie ; la tendance à s'associer ».

Nous croyons pouvoir rentrer Fieschi dans cette dernière catégorie de « régicides mattoïdes » pour les raisons que nous venons de voir ; il doit être placé dans la galerie des régicides à côté de Caserio, Guiteau et Passanante.

Médicalement donc, la responsabilité de Fieschi est atténuée.

Au point de vue social, la question est plus délicate.

Régis fait remarquer que le supplice d'un régicide n'a jamais arrêté la main d'un régicide ; l'histoire le prouve.

Il propose alors l'internement dans un asile d'aliénés des magnicides manifestement délirants et hallucinatoires.

Quant aux autres, le plus conforme aux données de la science est de les placer « pour un temps nécessaire et avec les garanties médico-judiciaires légales » dans l'un de ces asiles d'aliénés criminels — intermédiaire entre la prison et l'asile proprement dit — et dont certains pays comme l'Ecosse, l'Angleterre et la Belgique, plus récemment, ont été dotés.

Conclusions.

I. — Fieschi n'était pas un être normal. Il était atteint d'une psychose chronique caractérisée par :

- un orgueil incommensurable qui le portait à se considérer comme très supérieur à son milieu, capable d'actions de génie, d'où un souci constant de passer à la postérité ;
- une inadaptabilité tant physique que morale, qui a fait de lui un être instable ;
- une méfiance qui n'est pas trop poussée, en tous cas à réveil tardif ;
- un esprit faux lui a fait méconnaître la relativité des lois sociales et, le trompant sur sa propre valeur « l'a incité à transformer le monde au lieu de poursuivre la transformation de lui-même ».

L'ensemble de ces caractères fait porter chez Fieschi le diagnostic de « constitution paranoïaque ».

II. — La paranoïa de Fieschi n'a pas eu de substratum hallucinatoire ni de greffe délirante.

III. — Le fait d'avoir eu des complices ne fait

pas de Fieschi un régicide « d'exception » car il n'a pas été un instrument passif.

IV. — Médicalement, Fieschi est responsable partiellement.

V. — Socialement, la question est autre. Les asiles pour aliénés criminels pourraient apporter une solution conforme aux données de la science sans heurter les institutions juridiques et sociales.

Vu : le Doyen,
ROUSSY.

Vu : le Président de la thèse,
CLAUDE.

Vu et permis d'imprimer :
le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

Archives nationales ; CC, 671 à 690. L'affaire du 28 juillet 1835.

Besson (Dr). — Damiens. Thèse Paris, 1930.

Cabanès (Dr). — Légendes et curiosités de l'histoire, 2^e série, 1921.

— Les indiscretions de l'histoire, 3^e série, 1906.

Cullerre (Dr). — Les psychoses dans l'histoire (*Arch. de Neurologie*, août 1912).

Dide et Guiraud. — Psychiatrie du médecin praticien.

Gendreau (Dr). — La vie tourmentée de J.-F. Ravaillac. Thèse Paris, 1928.

Genil-Perrin. — Les paranoïaques, 1927.

Lombroso et Laschi. — Les crimes politiques et les révolutions.

Lévy-Valensi (J.). — Les crimes passionnels (*Annales de Médecine légale*, avril 1931).

Maxime du Camp. — L'attentat Fieschi, 1877.

Montassut (Dr). — La constitution paranoïaque. Thèse Paris, 1924.

Pigot (D.). — Louvel. Thèse Paris, 1928.

Proal (Louis). — La criminalité politique, 1895.

Régis. — Précis de psychiatrie.

— Les régicides dans l'histoire et dans le présent (1890).

De Pont-Jest (R.). — Fieschi, la machine infernale (1888).

Serbsky. — Annales médico-psychiatriques (janvier-février 1904).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAPITRE PREMIER. — Le 28 juillet 1835.....	9
CHAPITRE II. — Fieschi.....	16
CHAPITRE III. — Les complices.....	21
CHAPITRE IV. — Etude psycho-pathologique de Fieschi...	28
CONCLUSIONS.....	50
BIBLIOGRAPHIE.....	52

447. — Impr. de la Fac. de Méd., Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 10-33.
